

FURIO JESI (1941-1980)

CULTURE DE DROITE, 1979

publié par Nottetempo, Rome, 2011

traduit de l'italien par Fabien Vallos

initialement publié dans la revue *Inframince* n° 10

I Culture de droite et religion de la mort.

Le passé, l'esprit et l'« heure du destin »

Celui qui feuillette les premiers numéros d'une revue prestigieuse du début du XX^e comme *Deutsche Kunst und Dekoration* avec ses nombreux abonnés même en Italie (pour un artiste italien, et surtout pour un architecte, posséder la collection était la preuve d'une vraie actualité culturelle et l'emprunter à ses amis signifiait s'exposer à un juste vol), peut rester surpris du caractère singulièrement hybride de la production qui y est montrée. Dans des photographies en noir et blanc qui portent encore dans un angle les signatures en négatif du photographe et du zincographe et dans la belle table en couleur en hors-texte sont reproduits tableaux, panneaux décoratifs, statues, plaques gravées, verres, projets d'édifices et d'intérieurs, homogénéisés par le graphisme Jugendstil de la revue. Le Jugendstil y est très bien représenté surtout dans les frises, les corniches, dans les dessins des architectes, tandis que la collection des peintures et des sculptures mélangent les élèves de Lendach et ceux de Böcklin, tout autant qu'une longue lignée d'artistes qui se revendiquent du passé : plafonds peints à fresque avec des faunes, masques de silènes, prospères jeunes filles vêtues en nymphe, mais aussi tapisseries et vitraux bourrés d'héraldique, de cavaliers à l'antique et d'austères jeunes fille néogothique¹. Le Jugendstil détermine, par les lettres, le *cadre* matériel et, ce qui est encore plus déconcertant, la légitimation institutionnelle d'une avant-garde, par le graphisme de la revue ou par des allusions (on se demande si elles sont volontaires) à des ornements et des caractères typographiques, de finales et de majuscules, à partir d'un fragile rapport de dévotion à l'antique issu soit des vignettes Biedermeier des revues familiales², soit du néo-gothique, soit des silhouettes acétiques néo-renaissante, soit des armoiries, des scènes de genres ou des armures, soit encore des vasques dionysiaques pour le plafond de la salle de bain ou peut-être d'un grand bar à bière.

Des matériaux très hétérogènes, donc, composés dans des cadres compactes à un usage précis et luxueux de produits culturels dont la consommation peut être pensée comme un menu : à chaque service correspond un style, une plongée dans une époque bien définie du passé (si bien définie qu'elle n'a même probablement jamais existée), une prophétie du futur qui répondra alors à son évocation parce que les valeurs du passé sur lesquelles elle se fonde pour répondre à la demande des jours à venir sont des valeurs éternelles et métaphoriques. Pourtant, certains s'en plaignent. Dans le domaine des sciences prévaut depuis toujours une spécialisation qui est stérilité et mort parce qu'elle signifie une incapacité à saisir le sens du

vivant dans son intensité, une incapacité à percevoir cette circulation unique de l'existence qui apparaît, par exemple, dans ces illuminations allemandes, de Leibniz à Goethe sur le clair-obscur « bas-allemand » de Rembrandt³ qui devient alors invisible devant les « lentilles concaves du fatalisme »⁴. La spécialisation rationaliste de la connaissance scientifique expose avec trop d'évidence à l'observateur les images du passé qui fondent leur vérité dans un clair-obscur intemporel et crée des barrières transparentes mais infranchissables entre les forces vives du passé et les hommes du présent. Le risque est alors que ces barrières adviennent aussi entre le présent et les forces créatrices du futur : les mêmes hommes du présent se retrouveraient – par leur faute, déformation ou faiblesse – dans des niches hermétiquement closes ou des vitrines de musée, soustraits à la circulation de la vie universelle, incapable de saisir les rythmes qui la scandent et alors incapables de saisir l'« heure de leur destin ». Cette expression est de l'ethnologue Frobenius, dont nous avons synthétisé la pensée autour de la crise des sciences européennes (et en particulier des sciences allemandes) par excès de spécialisation. L'« heure du destin » devient un énoncé courant en Allemagne dans les années précédant la Première Guerre Mondiale : le livre de l'américain Homer Lea *The Day of the Saxon* a été traduit en allemand en 1913 par E. Reventlow sous le titre *Des Britischen Reiches Schicksalsstunde* (*L'heure du destin de l'Empire britannique*) ; ce titre a été aussitôt repris par le colonel H. Frobenius (à ne pas confondre avec l'ethnologue) qui écrit *Des Deutschen Reiches Schicksalsstunde* (*L'heure du destin de l'Empire allemand*), un célèbre pamphlet sur le militarisme de Guillaume II :

Il suffit de passer dans les rues de Berlin pour voir exposé dans les vitrines de toutes les librairies le livre de Frobenius, *Des Deutschen Reiches Schicksalsstunde*, avec le télégramme de recommandation du grand homme, le Kronprinz. Frobenius nourrit les mêmes sentiments que Bernhardt (l'auteur de *Deutschland und der nächste Krieg*) : son œuvre démontre qu'il fallait commencer à attaquer avant qu'il ne soit trop tard ; puisque d'autres veulent attaquer, allons les attaquer.⁵

Leo Frobenius l'ethnologue, qui avait dès 1903 partagé et démontré le principe de l'attaque préventive⁶, publia ensuite, en 1932, *Schicksalskunde in Sinne des Kulturwerdens* (*L'heure du destin du devenir culturel*), en réemployant le titre du pamphlet de H. Frobenius. Ce serait une erreur de trouver dans l'attitude de Leo Frobenius une identification de ce qu'il nomme les « sciences allemandes » à celles développées par les nazis. Le concept des « sciences allemandes » devient usuel durant le troisième Reich, spécialement en opposition aux « sciences juives » (les théories d'Einstein et des autres), et dans cette direction, étrangère à Frobenius, déplacent les accusations des hommes de la droite italienne comme Julius Evola :

Il faut attirer ici l'attention sur l'œuvre destructrice de l'Hébraïsme, comme pour le cas des *Protocoles* et ce qu'ils ont fait dans le champ de la culture, protégé des *tabous* de la Science, de l'Art, de la Pensée. Freud est juif, et sa théorie s'entend à réduire la vie intérieure aux instincts et aux forces inconscientes ou à des conventions et des répressions ; Einstein l'est aussi, avec lequel est venue la mode du « relativisme » ; Lombroso l'est aussi, et il établit des équations aberrantes entre génie, délinquance et folie ; Stirner l'est aussi, le père de l'anarchisme intégral, et le sont aussi Debussy (comme demi-Juif), Schönberg et Mahler, principaux défenseurs de la musique de la décadence. Tzara est Juif, créateur du Dadaïsme, limite extrême de la désagrégation de l'avant-garde ; sont aussi Juifs Reinach et de nombreux tenants de la dite école sociologique qui est proprement une interprétation dégradante des religions antiques⁷.

Le concept de « sciences allemandes » était déjà amplement développé au temps de Guillaume II, dans le contexte des réflexions sur le « style allemand » de toutes formes de *Kultur* et avait atteint un premier aspect explicitement politique quand des scientifiques comme Röntgen, Haeckel, Wundt (et d'autres hommes de culture, écrivains et artistes) avaient adressé le 3 octobre 1914, l'*Aufruf an die Kulturwelt* (*L'appel au monde de la culture*) afin d'utiliser le poids de leur renommée et défendre la cause d'une Allemagne « attaquée ». À la fin de sa vie, en 1933, une année avant *Schicksalskunde*, Leo Frobenius regardant en arrière écrivit ces paroles qui, de son point de vue, étaient optimistes :

En cette période, au milieu de milliers de notions singulières, nous avons appris que la transformation de la vie organique est ininterrompue. Maintenant qu'il est clair que toute la faune est altérée [...] que la disparition est toujours en lien avec le même phénomène, à savoir la spécialisation excessive. [...] La vision actuelle des Européens est trop spécialisée. Elle s'atrophie comme jadis les trilobites en mourant. Avec nous s'ouvre une nouvelle aube. L'image des métropoles avec des milliers d'édifices pâles. Elle montre ses nouvelles lignes. Le penseur trop spécialiste de la finalité meurt; et les jeunes s'agitent en tentant de comprendre le sens de la vie. La dispersion de la multitude soutient le retour à l'unité.⁸

Ceci fut écrit en 1933, exactement en août de cette même année; six mois plus tôt Hitler devenait chancelier du Reich. Entre Leo Frobenius (ami dévoué de Guillaume II⁹) et les nazis il n'y a pas d'entente. Ceci se précise dès lors que l'on cite un autre passage de l'œuvre de Frobenius :

[...] L'Allemagne est sortie de la grande guerre complètement épuisée quant à cette nouvelle pensée occidentale réaliste, rationaliste et matérialiste qui nous est étrangère. La culture allemande a donc renoncé à soutenir cela et connaît alors un bouleversement de son essence. À présent le sens de la vie en allemand est authentique. Les autres ont arraché leur costumes d'étrangers. Mais à présent nous pouvons réciter ce qui fut écrit spécialement pour nous¹⁰.

Frobenius ne se reconnaît pas dans le nazisme, et pourtant il est probable qu'il soit aussi liés avec leurs écrits qu'avec la production de l'avant-garde littéraire :

En sortant du règne nébuleux des faits dans la sphère de la réalité, la lumière de la plénitude nous éblouit. Tandis que le contraste est rude, les premiers effets le sont d'autant plus encore. Les papeteries allemandes pourront à peine fournir le matériel suffisant afin de reproduire cette rumeur et les vains balbutiements des esprits émus. Cela emplit le marché du livre d'un horrible mélange de sédiments d'une humanité qui était esclave et qui s'est avidement jetée dans une nouvelle liberté, mais sans succès¹¹.

En revanche dans le refus du nazisme par les défenseurs de la culture allemande du début du XX^e siècle, visés et mis au pilori comme les précurseurs de la pensée d'Hitler et de Rosenberg, réside un des nœuds les plus difficiles à résoudre. Examinée aujourd'hui, l'œuvre de Frobenius présente un aspect non conformiste évident dans le contexte de la culture bourgeoise de son temps (la valorisation de l'autonomie de toutes les cultures « primitives », et de sa dignité, égale si non supérieure à celle des cultures des « civilisés ») dont il est difficile de distinguer le précédent au nazisme comme idéologie purement bourgeoise. Mais cette

ouverture aux « primitifs », cette admiration de leur forme de culture est, pourrait-on dire, un réel antidote contre le racisme et peut aussi accompagner une idéologie explicitement fasciste et antisémite – c'est par exemple le cas d'un historien des religions comme Mircea Eliade. De la même manière que l'officier SS préfère les chiens et les canari, on peut voir quelque chose de faux dans les panneaux qui interdisent l'accès « aux chiens et aux juifs » : certains documents témoignent qu'en 1933 mais aussi durant le troisième Reich d'illustres ethnologues et spécialistes de l'histoire des sciences des religions, liés à l'idéologie nazie ou fascistes, conciliaient le racisme antisémite avec l'admiration pour les peuples « primitifs ». Ce goût pour les « primitifs » est manifeste chez Frobenius et a permis des études d'une grande qualité, d'une profondeur et d'une efficacité novatrice dans le milieu des sciences humaines. Mais il possède un fond de racisme, comme est raciste toute doctrine selon laquelle les hommes d'un groupe sont nés porteurs d'une culture donnée et d'un destin donné. Des discours de Humboldt sur le génie de la langue à ceux de Frobenius sur la « partie qui fut écrite par nous », il existe une continuité de présupposés conciliables avec ceux du nazisme, même si ces relations ne signifient pas nécessairement une complicité, ou si, en effet, dans la formulation de ces présupposés peuvent s'entendre les lignes qui sont à l'opposé du nazisme.

Les racines du nazisme demeurent dans les contradictions existantes à l'intérieur de la société bourgeoise, et pas seulement en Allemagne durant les premières décennies du XX^e siècle. Les racines et les événements du langage, l'iconographie et la culture mythologique de la droite européenne, entrent en confrontation avec les douze années noires. On peut établir que l'appareil mythologico-religieux du nazisme soit à imputer principalement, voire exclusivement, à une élite capable de déterminer le sort de la population allemande, à partir de schémas d'apparence profanes, de faits consignés dans un mécanisme rituel précis. Il est très probable que cette vision corresponde aux intentions de Hitler et de ses proches : mais au-delà de cela, il reste le fait que le présumé ésotérisme nazi se présente historiquement comme une radicalisation de traits de la culture de droite, et ses tenants furent peut-être aussi hostiles au nazisme ou du moins distants dans le cas d'un être aussi peu intellectuel que le « peintre » devenu chancelier du Reich. Radicalisation signifie ici – selon une expression largement utilisée – un saut de qualité. Si les intellectuels qui continuèrent à travailler pour le Reich durant les douze années noires peuvent être considérés complices de ce qui est arrivé, il est plus difficile de parler de complicité et de responsabilité à propos de ceux qui ont pris cette décision, mais qui sont morts avant ou se sont rétractés au moment juste. Il est d'autant plus clair qu'il est difficile de dire « qu'ils vont dans telle direction », alors que cette direction était non seulement la droite, le conservatisme, la réaction, le refus du socialisme, etc., mais aussi Buchenwald, Mauthausen et Auschwitz. Pour nous cependant, est-ce que droite signifie *lager* ou bien tout le reste ? Ils peuvent organiser des formes d'élimination de masse, même sans s'alimenter aux sources de doctrines ésotériques et sans construire des rituels d'une religion consciente de la mort. Hitler et sa cours pouvaient délirer en proposant des paradigmes magiques de l'accélération du nouveau Reich ; mais quand la société et la culture de l'Allemagne et de l'Europe bourgeoise ont commencé à se sentir en danger, les années avant l'arrivée du fascisme, du nazisme, de l'internationale noire, l'immense majorité des intellectuels en situation de crise a atteint une finesse et une qualité stylistique alors indépassable ; qui, plus que Thomas Mann a écrit une prose allemande raffinée ? Raffinée dans l'auto-héroïsme et dans le rythme persuasif

du narrateur, dans l'usage énigmatique (d'une pureté par excès de déchets) de longueurs calculées, de raréfactions, d'hyperdensité, de minauderies et de prophéties. Et que peut avoir en commun l'éloquence de Mann et celle de Hitler, si l'on n'oublie pas le fait que Mann a choisi au moment de ne pas suivre les chemins de la collaboration entre conservateurs et nazis? Il reste en commun l'ère des manipulations de ce qu'en allemand on appelle «der Geist» et en français «l'esprit». La manipulation peut aussi être une opération positive, et l'on ne peut douter que la manipulation produite par Thomas Mann ait été très souvent (avant même sa conversion à la démocratie de Weimar) comme une émission acide d'anticonformisme sur les structures de granites de gauche et de droite. Il est très rare que Th. Mann sacrifie aux bons sentiments, et quand il le fait il agit en sorte d'ouvrir délibérément la fosse des Limbes, ou du Purgatoire, sous les pieds de ceux qui le provoquent. *Les Considérations d'un apolitique (Betrachtungen eines Unpolitischen, 1918)* sont un pamphlet dans lequel on ne soulignera jamais assez les qualités d'un romancier d'exception, pareilles à celles de *L'Alternative (Enten-Eller)* de Kierkegaard, pas moins chargée de pièges, qui sont masqués par des branches et disposés sous les pieds des réactionnaires. La critique de la crise par la spécialisation de la recherche scientifique, et spécialement celle de l'anthropologie atteint dans cet ouvrage (la cible : les hommes de lettre de la *Zivilisation*) un niveau et une puissance que l'on chercherait en vain chez Langbehn («La science meurt peu à peu en se diluant dans la spécialisation»¹²) et chez Frobenius. Le roman «comme forme de vie spirituelle»¹³ atteint dans ce non-roman¹⁴ les limites d'une avant-garde perdue, afin de réaliser d'autres valeurs, dans la production ultérieure de Mann : ici le personnage, les grandes «histoires», le goût de la narration, la fragmentation et la reprise des termes, des images, des crises de style, dans l'épreuve d'une grande parodie de la mesure même, dilatée, de l'essai, conservent une rigueur formelle que l'on cherche en vain dans le style ultérieur de Thomas Mann, où la parodie et le pathos cohabitent pour d'imperceptibles compromis ironiques. Ceci est la grande droite, et ensuite la grande aridité¹⁵. Ce qui suit est la déclaration déplacée d'un portrait exemplaire de la «Noblesse de l'esprit»¹⁶. Puis ce sera, pour Th. Mann, l'immigration *externe*, alors que d'autres choisiront dans l'immigration *interne*, le silence dans le nouveau Reich ou dans les procédures d'accélération de son avènement, le modèle de comportement adéquat au constat du fait «qu'il n'existe plus nulle part des mains d'enfants»¹⁷.

NOTES

1. *Deutsche Kunst und Dekoration. Illustrierte Monatshefte zur Förderung deutsche Kunst und Formensprache in neuzeitlich. Auffassung auf Deutschland...*, hrsg. und redigiert von Alexander Koch, Darmstadt. Si à titre d'exemple nous examinons l'année d'octobre 1899 à octobre 1900 (correspondant aux volumes V sq.) on trouve des matériaux de la Sécession viennoise – K. Moser, G. Klimt, R. Jettmar, etc. – (p. 254 sq.), des peintures de genre comme le *Lübecker Interieur* de C. Moll (p. 293), les projets de bâtiments de J.M. Olbrich (p. 366 sq.), l'esquisse d'une gigantesque fresques historico-mythologique de H. Christiansen pour la salle des fêtes du Rathaus de Hamburg (p. 285), les documents de sculptures académiques comme celles des médailles de R. Bosselt (p. 393-394), les bijoux « égyptiens » de P. Behrens (p. 406). Dans les pages en couleur hors texte apparaissent des tapisseries qui semblent annoncer Kupka, mais aussi des verres « médiévaux » d'un gout très wilhelmien.
2. Parmi les plus célèbres, *Die Gartenlaube (La tonnelle du jardin)* qui publia de 1853 jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale.
3. Julius Langbehn, *Rembrandt als Erzieher (Rembrandt éducateur)*, Hirschfeld, 1890. Le clair-obscur de Rembrandt (acquis à la tradition « allemande » ou mieux « bas-allemande ») s'oppose aux styles et aux langages figuratifs de l'Ouest et du Sud, moins caractérisés par l'idée allemande de « raison ».
4. Leo Frobenius, *Histoire de la civilisation africaine. Prolégomènes à une morphologie de l'histoire*, 1853. Voir *Que signifie pour nous l'Afrique*, Toguna, 1999.
5. *J'accuse ! par un Allemand*, Payot, 1915, p. 31.
6. Dans l'ouvrage de Leo Frobenius *Weltgeschichte des Krieges*, Thüringer Verlagsanstalt, Jena, 1903.
7. Julius Evola, « Introduction » à *I Protocolli dei savi anziani di Sion (Protocoles des sages de Sion)*, version italienne avec appendices et introduction, Ed, La Vita Italiana, Rome, 1938, p. XXV-XXVI. Il est intéressant de noter que Julius Evola qui accusa le Dadaïsme, a été dans sa jeunesse un peintre dadaïste.
8. Leo Frobenius, *Histoire de la civilisation africaine*, op.cit.
9. Guillaume II finança l'expédition de Frobenius en Afrique et le chercheur continua à fréquenter le Kaiser même durant son exil hollandais à Doorn : voir Aldo Magris, *Carlo Kerényi e la ricerca fenomenologica della religione*, Mursia, Milan, 1975, p. 15-29. Sur l'œuvre de Frobenius voir l'Institut Frobenius : <http://www.frobenius-institut.de/en/>
10. Leo Frobenius, *Histoire de la civilisation africaine*, op.cit.
11. *Ibidem*.
12. Julius Langbehn, *Rembrandt als Erzieher*, op. cit.
13. Paraphrase du titre de l'essai de Thomas Mann, « *Lübeck als geistige Lebensform* » in *Die Forderung des Tages*, Fischer, Berlin, 1930
14. Les *Considérations* sont le résultat d'une interruption délibérée de l'activité de romancier durant les années de guerre : sur la genèse et les considérations idéologiques de l'œuvre voir l'introduction de Jacques Brenner chez Grasset, 2002.
15. L'expression, particulière de la tradition mystique médiévale allemande est celle utilisée par Reiner Maria Rilke après l'achèvement des *Aufzeichnungen des Malte Laurids Brigge*.
16. La collection des essais de Thomas Mann (*Adel des Geistes*) contenant *Seize essais sur le problème de l'humanité (Sechzehn Versuche zur Problem der Humanität)*, dont la plupart sont dédiés à différents auteurs : Lessing, Chamisso, Kleist, Goethe, Wagner, etc.
17. Ernst Wiechert, *Missa sine nomine (1850)*, Calmann-Lévy, 2004.

Traduit de l'italien par Fabien Vallos

Furio Jesi, *Cultura di destra*, Nottetempo, 2011, p. 31-42